



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Communication

L'impensable comme source et comme ressource



The unthinkable as a source and resource

Patrick Chamoiseau

97200 Fort-de-France, Martinique

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 25 avril 2015

Mots clés :
Créativité
Littérature

Keywords:
Creativity
Literature

RÉSUMÉ

L'auteur évoque le long cheminement de la question identitaire antillaise qui a commencé avec la Négritude et s'est poursuivie avec l'idée de *la Relation* d'Édouard Glissant. Ce cheminement a ouvert les horizons d'une esthétique, ou plus exactement d'une *vigilance quant aux surgissements de la beauté*. Au-delà des Antilles, cette question de l'impensable se trouve au cœur même de la création et de la créativité contemporaines.

© 2015 Publié par Elsevier Masson SAS.

ABSTRACT

The author discusses the long path of Caribbean identity question that started with Negritude and continued with the idea of Édouard Glissant, *la relation*. This path has opened the horizons of an aesthetic, or rather a vigilant for sudden appearances of beauty. Beyond the Caribbean, the issue of the unthinkable is at the heart of creation and contemporary creativity.

© 2015 Published by Elsevier Masson SAS.

*Le mot poétique n'est pas une fenêtre
découpée pour les besoins du sens et adaptée à notre attente,
c'est une lézarde par où le silence du dehors entre.*
Guillaume Pigéard et Gurbert.

1. Introduction

Le long cheminement de la question identitaire antillaise a commencé avec la Négritude et s'est poursuivi avec l'idée de *la Relation* d'Édouard Glissant. Ce cheminement nous a ouvert les horizons d'une esthétique, ou plus exactement d'une *vigilance quant aux surgissements de la beauté*. Cette vigilance, des plus précieuses, se situe de manière très exacte en face de l'impensable. Au-delà des Antilles, cette question de l'impensable se trouve, me semble-t-il, au cœur même de la création et de la créativité contemporaines.

Adresse e-mail : patrick.chamoiseau@gmail.com

<http://dx.doi.org/10.1016/j.amp.2015.03.016>
0003-4487/© 2015 Publié par Elsevier Masson SAS.

2. La source

Tout commence ici par le surgissement, dans le discours de Glissant, de la notion du Tout-monde. Il désignait par là, non seulement la mondialisation active sous les auspices du dérèglement capitaliste et de ses hystéries financières, mais aussi et surtout ce qu'il nommait *la mondialité*, qui n'est autre qu'une alchimie indéchiffrable : celle de la mise en relation des cultures, des civilisations, des langues et des imaginaires. À cette alchimie relationnelle s'ajoutent les expériences individuelles qui, dans notre contemporain, sont bien plus déterminantes que les cheminements communautaires.

Deux mots font lancinance dans la pensée de Glissant : *Tout-Monde* et *Relation* [5]. Les deux se retrouvent liés de manière naturelle. Le monde réalisé dans sa totalité est devenu un flux relationnel quasi atmosphérique, auquel nul d'entre nous ne peut échapper. Cette intensité est bien entendu alimentée par le cortex numérique du monde, les accélérations technoscientifiques, les contaminations de l'économie de marché, les mobilités planétaires et les processus d'individuation qui permettent à chaque individu de se construire sa propre *personne*. Ce passage de l'individu à la personne permet de vivre, dans le monde bio-numérique, des

équations relationnelles potentiellement bien plus erratiques, puissantes, inattendues, renouvelées et totales que n'importe quel dispositif communautaire archaïque.

Pour Glissant, le monde a fait Tout-monde : il a retrouvé sa propre complexité. Une conscience-monde s'est constituée, et elle est scintillante de chacune de nos consciences individuelles, lesquelles ont désormais intégré cette présence en elles du *désir-imaginant* – ou du *refus-imaginant* pour ceux qui sont dans le déni – de la totalité du monde. Cette conscience-monde – que nous habitons et qui nous habite, qui nous fait autant que nous la faisons – nous assigne à l'obligation de vivre en Relation, dans une disponibilité ouverte, erratique, imprévisible, avec tout le divers du monde et du possible imaginable. Ce qui est extrêmement difficile et qui nous semble, de prime abord, un parfait impossible.

Glissant n'a jamais voulu contester cet impossible. Bien au contraire. Refusant de l'éliminer ou de le simplifier par des pensées de système ou des systèmes de pensée, avec lesquels nous assurons généralement notre confort au monde, il a veillé à nous maintenir dans l'inconfort d'une poétique. Il a donc passé une bonne part de sa vie sinon à définir les termes de *Tout-monde* et de *Relation*, mais à les *indéfinir*. L'indéfini est une connaissance poétique de belle charge savoureuse. Elle nous permet d'échapper justement aux inévitables illusions ou simplifications des pensées de système. Elle nous incite à ne pas figer le réel dans des grilles de lecture ou d'appréciation qui ne font que le nier et finalement nous interdisent de seulement l'approcher. La réalité est une cristallisation de notre imaginaire, et cette cristallisation n'est jamais le réel. Tout autant que le Tout-Monde, le réel est pour nous un silencieux inatteignable. Il existe donc chez Glissant une profuse indéfinition de ces deux termes.

Ce ne sont pas à proprement parler des « concepts », mais sans doute des « poécepts ». Le poécept est une belle ligne de fuite, un organisme intellectuel étrange où le feu poétique accuse des éclats de lucidité et de conscience active. Glissant considérait dès lors que le plus haut objet de la création littéraire, et même de la créativité tout court, n'était autre que d'explorer les situations existentielles de ces individus essouffés que nous sommes devenus et qui doivent se construire leur personne sur la grande-scène relationnelle du monde [4]. La puissance de Glissant était de demeurer dans l'indéfini poétique : une vision ouverte, changeante, évolutive, qui nous aidait à deviner ce que nous devons désormais vivre sans jamais en épuiser le questionnement, c'est-à-dire sans le figer ni le dénaturer. Il nous apprenait ainsi à vivre avec les improbables, les impossibles et les inconnus.

C'est pourquoi dans mon roman, *L'esclave vieil homme et le molosse* [2], j'ai raconté l'histoire de ce vieil esclave qui part en marronnage, non pour tenter de retrouver une Afrique réelle ou fantasmée, mais pour véritablement plonger dans une modalité du vivre qu'il n'était pas en mesure de concevoir. C'est cette impossibilité à concevoir que j'ai symbolisée, en référence à la pierre philosophale des alchimistes, par une *pierre*. À la fin de sa course, l'esclave vieil homme rencontre une pierre symbolique qui concentre dans sa matière impénétrable toutes les présences, les « voix » et les « voies » du monde réalisé en objet de conscience. Pour moi, cette *pierre* n'était autre que le Tout-monde glissantien. Transmuter le *Tout-monde* en *Pierre-monde* était ma manière de dire que le Tout-monde relevait de l'inconnu, et qu'il nous fallait, comme ce vieil esclave, envisager nos refondations, tant personnelles que collectives, dans les assises mouvantes de l'impossible, de l'inexplicable ou de l'inconnu.

La globalisation du monde a entraîné la rencontre, massive et très accélérée, de peuples fragmentés, de civilisations fragmentées, de cultures fragmentées, d'imaginaires fragmentés, d'individus emportés dans un maelström anthropologique bien plus complexe que le simple métissage. Ce maelström anthropologique et environnemental s'appelle la *créolisation*. La rapidité, la massivité,

la contraction temporelle de la créolisation font que ce phénomène est infiniment imprévisible dans ses résultantes et ses évolutions. À cet égard, la créolisation demeure elle aussi un inconnu qu'il nous faut désormais vivre à l'échelle du monde. C'est ce que découvre mon vieil esclave qui va mourir (c'est-à-dire *renaître infiniment dans cet en-dehors que signale la matière de ses os*) au pied de la Pierre-monde, en face de cette chose-là impénétrable qui pour lui constituait l'avenir et qui lui était rigoureusement inconnu. Le véritable nègre marron, le nègre marron fondamental, tout comme l'était Glissant, n'était donc pas celui qui s'enfuyait à la recherche de nouvelles certitudes, ou d'une mise en transparence du monde, mais véritablement celui qui avait le courage, via le Tout-monde, via la Pierre-monde, d'accepter le grand mystère relationnel et de confronter l'irréfutable de ce qu'il n'est pas envisageable de comprendre.

Cette rencontre avec l'impossible, l'inexplicable, l'inconnu, l'inconnu s'était produit collectivement pour nous bien avant la plantation esclavagiste. Césaire l'a décrite dans le *Cahier d'un retour au pays natal* [1]. Glissant l'a précisée dans les explorations qu'il a pu faire de la notion de « gouffre ». Pour lui, la cale du bateau négrier était un gouffre, ce qui signifie : un immense inconnu, et un parfait inconnu. L'Africain capturé qui se retrouvait dans les conditions de la cale durant tant de semaines n'était pas en mesure d'appréhender ce qui se produisait là. Rien de ses cosmogonies, de ses dieux, de ses diables, de ses mythes fondateurs, de ses genèses, de ses histoires, de ses rituels, de ses symboles, ne pouvait conférer une signification organisatrice à ce qui se vivait-là, dans cet *en-dehors du concevable* que constituait la cale du monstre négrier. Si le suicide était si massif – se jeter aux requins qui suivaient le bateau, s'avaler la langue ou se livrer à la mitraille sanguinaire des matelots –, ce n'était pas seulement en guise de rébellion contre une situation insupportable. C'était véritablement l'expression du désarroi le plus profond, d'une déroute de toutes les assises mentales en face de ce quelque-chose-là que rien ne pouvait justifier, comprendre ou dépasser. Dans le suicide et la mortalité des bateaux négriers, et dans bien des « situations » ultérieures de la plantation esclavagiste, il y aura, qui rôde, la terreur de la chose-là inconnue, le terrifiant de la chose-là hors-sens, la foudre de la chose-là hors-paradigme, impossible à digérer dans les dispositifs signifiants habituels. La Traite et l'esclavage sont de ce point de vue des sources terribles, des foudres refondatrices. Elles nous auront en quelque sorte réarticulés à une terreur initiale, une épouvante originelle, un effroi génésique qui s'est trouvé à l'origine de toute la créativité des imaginaires de nos humanités, et qui aujourd'hui s'ouvre de nouveau fixement devant nous.

Pour comprendre l'épouvante originelle, il nous faut remonter à ce moment des origines où la conscience réflexive apparaît chez l'*homo sapiens*. Qu'elle soit le fruit d'une longue adaptation et d'une mutation brusque, cette conscience s'est retrouvée confrontée à la totalité de l'existant, à la totalité inépuisable du vivant, à la divination des splendeurs infinies du cosmos... Face à un inconnu d'une telle immensité, un inconcevable d'une telle ampleur de plénitude, va surgir, dans le mental du *sapiens* muté, une sidération émerveillée. C'est elle qui va donner naissance au sentiment insondable du divin, à l'esprit du sacré. L'émerveillement que nous éprouvons encore en face des merveilles naturelles, des paysages grandioses, des manifestations spectaculaires du vivant, prend sa source sans aucun doute dans cet instant fondateur de nos humanités. *Ce moment où notre conscience s'est heurtée au grandiose inconnu du réel posé dans la silencieuse matrice de l'en-dehors*.

Cette plénitude mystérieuse allait d'abord emporter l'embryonnaire conscience réflexive de *sapiens* dans une joie profonde. Le pur bonheur d'être, la somptueuse saveur de vivre et de se percevoir vivant. Il y a donc une partie de la conscience qui est

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/312344>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/312344>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)